Le visage absent dans les Christs de Maurice Denis, ou la quête de la vision

Laurence Danguy

Tout passe, tout s'efface ; le plus cruel c'est que la mémoire s'affaiblit, comme mes yeux,
je ne distingue plus dans mon passé. Rien ne demeure, nous ne gardons rien du bonheur enfui.
Mais vous, Seigneur, vous êtes toujours le même et votre gloire…
Dans quelle secrète partie de la réalité l'Être se tient-il caché ?
Où le trouver ? Où est son domaine que nous ne voyons pas, où est ce domaine infini, éternel,
que tout en nous appelle éperdument ? Paradis de la fixité ! Raison du monde !
Sous les voiles que nous ne pouvons soulever ! Un jour, de ce nuage est sorti, comme un éclair,
la manifestation de Dieu, un Homme est né, une Lumière est venue dans le monde.
Tout date de ce moment-là : avant, après. C'est Lui que nous pouvons du moins imaginer.
Il est de la même réalité que nous : je puis le connaître. Je le connais par ses paroles.
Aucune théologie, rien, presque rien ; ce rien dans la réalité est tout : aimer Dieu, aimer le prochain ;
l'Évangile ne donne rien d'autre ; si, cependant : la filiation divine, sans quoi tout cela serait absurde.
Et puis, de cet Évangile sans théologie, sans nuages, réaliste et net, tout d'un coup sort un autre éclair,
l'affirmation eucharistique, qu'il faut bien prendre littéralement, qui dépasse tout,
qui nous replonge dans le mystère. Étrange prolongement de la personnalité de Jésus,
de sa vie terrestre, de ce qui nous le rendait fraternel et le mettait sur le même plan que nous[1].

Qui cherche à se former une image des Christs de Maurice Denis, même en ayant longtemps et assidûment fréquenté son œuvre, se heurte à une sorte de voile posé sur leur face, à l'absence de trace mémorielle précise de visage. Un peu du reste comme pour beaucoup d'autres personnages de son œuvre, les Christs de Maurice Denis rendent un visage flou, comme pris dans un halo. Quelle chose étrange, pourtant, que de ne pas disposer spontanément d'une face

1. Denis Maurice, *Journal, tome III (1921-1943*), Paris, La Colombe, 1959, p. 122, p. 146-147 (1931).

christique de la part de celui que l'on considère comme « [l']un des rares artistes de la période contemporaine que l'on puisse qualifier de "peintre catholique"[2] ». La mémoire est un filtre précieux de la pensée : elle trompe et révèle. Elle trompe ici, car nombreux sont les Christs de Maurice Denis à posséder un visage ; elle révèle néanmoins car beaucoup d'entre eux sont dotés d'une tête quasi dépourvue de traits, mais surtout, il semble bien que la plupart n'aient pas de visage propre. Ce qu'enseignent le regard sur l'oeuvre et la lecture du *Journal* de Maurice Denis, et dans une moindre mesure celle de ses *Théories*, est que les Christs de Denis sont le reflet de sa vie, le réceptacle de ses joies, de ses doutes et de ses désespoirs, tout autant que le miroir de ses positions esthétiques. Ce sont des figures d'étayage et de symbiose qui portent le masque de l'identification.

Le Christ, figure tutélaire d'un peintre missionné

Parler des Christs de Maurice Denis équivaut à porter le regard sur une figure à la fois centrale et tutélaire dans l'œuvre particulièrement fécond d'un peintre qui très tôt s'engage en art comme on s'engage en religion, liant du reste l'un à l'autre. Le jeune Maurice Denis, qui se reconnaît une certaine vanité dont il voudrait bien qu'on l'absolve[3], possède une conscience aiguë de sa mission. Il faut s'arrêter un instant sur la démarche d'un artiste qui commence à consigner ses pensées à l'âge de treize ans ; envisage très tôt une démarche à la Vasari de classification des maîtres[4], jugeant du reste sévèrement la *Vita* du haut de ses quatorze ans en déplorant qu'elle ne soit qu'« une espèce de discours d'une érudition très insuffisante[5] » ; rêve déjà de publier ses *Théories*[6], ce qui

2. Rinuy Paul-Louis, « Ambitions, doutes et paradoxes d'un peintre catholique à l'âge contemporain », in *Maurice Denis (1870-1943)*, Bouillon Jean-Paul (dir.), Paris, Réunion des musées nationaux, 2006, p. 59.

3. « Je confesse ici publiquement et à la postérité une faute, un vice que je commets toujours malgré mes efforts pour l'éviter, au nom de Dieu, de ma philosophie et de la raison [….] Je suis vaniteux […] mes frères. Priez pour moi », in Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904)*, Paris, La Colombe, 1957, p. 31 (1884).

4. « L'idée me vient de classer par écoles les principaux peintres anciens. Cela me servira beaucoup, principalement pour distinguer la *manière* d'une école », *ibid.*, p. 15 (12 août 1884).

5. *Ibid.*, p. 42 (22 août 1885).

6. *Ibid.*, p. 56 (6 octobre 1885) : « Je voudrais avoir un ami intelligent qui se charge de déchiffrer mes idées dans mes notes, de les mettre en ordre et d'en tirer quelque chose. »

sera chose faite à 22 ans ; et pose dès les premières pages de son *Journal*[7] les bases des Ateliers d'art sacré qu'il fondera avec George Desvallières sur le modèle de la Schola Cantorum un demi-siècle plus tard, en 1919[8]. À quatorze ans, Denis s'engage donc dans son *Journal* en faveur d'une peinture chrétienne : « Oui, il faut que je sois peintre chrétien, que je célèbre tous ces miracles du Christianisme, je sens qu'il le faut[9] », et confirme un an plus tard, au début de l'année 1886, sa vocation :

> C'est à ce moment de l'évolution artistique qu'il faut tenter un effort, un grand effort pour ramener l'Art à son grand Maître qui est Dieu ; pour le courber de nouveau au service de Celui qui peut seul inspirer les grandes choses. Il faut un homme appelé par Dieu, un moine, un ascète, un mystique, un saint qui lève aux yeux du siècle l'étendard de la révolte contre l'impiété et l'impureté qui avilissent l'art, suivies de la médiocrité et de la décadence. Il faut que cet homme soulève des controverses, des attaques, des enthousiasmes, qu'il fasse une école et qu'il ait des successeurs. Que l'art rentre au cloître pour la plus grande gloire de Dieu […] Qui sera chargé par le Très-Haut de cette belle mission ? Que celui qui a des oreilles entende ! Une voix lui parlera dans le secret du coeur et lui dira : c'est toi[10].

Qui peut douter que Maurice Denis, qui se place sous l'invocation jamais démentie de Fra Angelico[11], terminant si souvent son journal par un « Dieu me protège », ajoutant du reste pour clore sa profession de foi aux accents lucaniens[12] : « J'ai écrit ces lignes afin de savoir quelque jour quel espoir j'ai nourri quand j'avais quinze ans[13] », n'ait dans l'idée d'incarner ce missionné ? Au centre de son apostolat, le peintre place Jésus, l'invoquant avec l'impatience d'un artiste qui

7. *Ibid.*, p. 30 (24 septembre 1884) : « C'est bien simple : une idée me prend la tête […] C'est la création d'un Musée de Peinture et de Sculpture contenant la copie de tous ou de beaucoup de chefs-d'œuvre, et où un maître très fort donnerait gratis des conseils aux élèves, absolument indépendants. »

8. Maurice Denis a alors révisé sa position dans le sens d'une organisation selon le principe des ateliers pré-renaissants : Denis Maurice, *Nouvelles théories sur l'art moderne, sur l'art sacré 1914-1921,* Paris, Rouart et Watelin, 1922, p. 239 (« Les nouvelles directions de l'art chrétien », conférence de 1919).

9. Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904*), *op. cit.*, p. 59 (22 mai 1885).

10. *Ibid.*, p. 64 (5 janvier 1886).

11. *Ibid.*, p. 59 (20 mai 1885) : « Angelico, prince des peintres chrétiens ne m'abandonnez pas, je vous en supplie, priez pour moi ! »

12. En référence à LC, 3. 4-6.

13. Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904*), *op. cit.*, p. 64 (5 janvier 1886).

n'a encore rien fait : « Que n'ai-je le temps, Jésus ! Je vous ferais une image de votre Cœur adorable, et j'y mettrais tout mon amour, tout mon art[14]. » Maurice Denis s'exprime par la suite régulièrement sur le Christ, sur son intention de le représenter, de l'imiter, lui demandant son aide, le traitant tour à tour comme un sujet, un objet, l'intériorisant ou l'objectivant. Il s'agit souvent de quelques lignes d'humeur et les propos longs ou très élaborés, comme ceux de 1931 dictés par l'effroi devant la fuite du temps et placés en exergue de cet article, sont chose rare. Denis reviendra, par contre, souvent sur l'engagement de ses quinze ans, à chaque période de doutes, quand il sentira la nécessité de justifier une orientation esthétique, instillant, installant l'idée d'un œuvre linéaire, tout au plus soumis à des réappréciations de la tradition. Force est pourtant de constater que la figuration du Christ par Maurice Denis ouvre sur plusieurs phases, étonnamment homogènes et distinctes. Celles-ci correspondent au mode de présence du Christ dans l'œuvre et dans la vie d'un peintre dont on a souvent mésestimé l'ambiguïté[15], et sont déterminées[16] par une organisation singulière des éléments sous-tendant l'ensemble de ses représentations christiques : une foi souvent menacée, une fascination devant le mystère de l'Incarnation, un rapport fluctuant à l'idée et au corps, des considérations autour du sujet et de l'objet, des hésitations à se soumettre à des formules comme à un canon ; très peu, à vrai dire, les très nombreux Christs qu'a aimés ou détestés ce grand curieux des autres[17] ; et, plus que tout, un retour sur soi-même. De la priorité donnée à l'un ou l'autre de ces éléments dépendra le visage des Christs.

14. *Ibid.*, p. 63 (décembre 1885).

15 Celle-ci est cependant soulignée par Paul-Louis Rinuy, « Ambitions, doutes et paradoxes d'un peintre catholique à l'âge contemporain », in *Maurice Denis (1870-1943)*, *op. cit.*

16. Ces phases ne correspondent pas tout à fait à la périodisation généralement faite de son œuvre, en particulier pour la césure médiane dont Jean-Paul Bouillon situe le début en 1919 dans le catalogue de 2006, prioritairement consacré à l'œuvre, et en 1913 dans *Le Ciel et l'Arcadie*, centré sur l'activité théorique de Denis. *Maurice Denis (1870-1943)*, Bouillon Jean-Paul (dir.), Paris, Réunion des musées nationaux, 2006 ; Bouillon Jean-Paul, *Le Ciel et l'Arcadie*, Paris, Hermann, 1993.

17. Maurice Denis, grand voyageur, note scrupuleusement et parfois commente dans son *Journal* les œuvres qu'il découvre. Souvent étonné par les figurations christiques, en particulier les sculptures espagnoles dont le réalisme l'impressionne, son admiration, conditionnée par la charge émotionnelle des œuvres, va d'une part à des statues anonymes, en raison d'une supposée humilité, de l'autre aux peintures de Fra Angelico, de Véronèse, de Delacroix, de Bellini, de Rembrandt et de Desvallières.

Les Christs sans visage des immarcescibles icônes (1888-1898)

> Tu disais [frère Angélique] : « Pour peindre les choses du Christ, il faut vivre avec le Christ. » C'est œuvre aisée dans l'assemblée des justes ; point ici. Quoi que je veuille, ma vie subira l'influence du milieu où elle passe ; et ma peinture l'influence de ma vie[18].

Ses premières confrontations avec le milieu de l'atelier ont fait renoncer le jeune Denis à son vœu d'une imitation christique qui ne serait pas entachée de plaisirs terrestres. Pour Denis, qui a un idéal de soi particulièrement élevé, il s'agit là d'une blessure narcissique qui compromet ses certitudes tant en matière d'art que de foi, autant dire ses certitudes existentielles. Quelques mois plus tard, les doutes sur sa vocation d'artiste chrétien se font plus aigus. La crise signe le début d'une alternance de phases, au cours desquelles Denis se désespère de ses manquements ou se réjouit de sa foi retrouvée. Il se désole fréquemment de ne pas parvenir à lever les entraves qui l'empêchent de voir le Christ : « Est-ce que je serai jamais ce qu'il faut être pour l'esprit de Christ ; est-ce que je le verrai toujours à travers les formes qui passent, par les yeux de ma chair, par les enchantements de mes yeux[19] ? » À l'aube de l'année 1889, qui ouvre sur les expérimentations nabies les plus audacieuses, il en appelle fermement à Jésus :

> Pour avoir retrouvé ma voie, je me réjouis et rends grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Voici que je reviens plus croyant et plus fort à ton dogme artistique, Maître de toute de toute candeur, Initiateur sacré, ô Frère angélique. Je crois que l'Art doit sanctifier la nature ; je crois que la Vision sans l'Esprit est vaine ; et que c'est la mission de l'esthète d'ériger les choses belles en immarcescibles icônes[20].

Le début de la période nabie montre des Christs sans visage, d'une corporéité incertaine, qui, formellement, se distinguent à peine des autres figures de Denis. Celles-ci sont à cette époque évanescentes et dépourvues d'individualité, à l'exception du cercle de ses proches et de lui-même. Le Christ de

18. Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904)*, *op. cit.*, p. 69 (18 mars 1888).

19. *Ibid.*, p. 79 (janvier 1890).

20. *Ibid.*, p. 73 (janvier 1889).

La Montée au calvaire[21] [Fig. 13, voir reproduction couleur en fin d'ouvrage], du *Christ orange*[22] ou du *Christ vert*[23], des œuvres retenues dans l'historiographie comme des manifestes picturaux et le marqueur de l'unique épisode abstrait de l'œuvre de Maurice Denis, présentent ainsi un visage absolument vide. Du *Christ vert*, on a souvent souligné la parenté avec *Le Christ jaune* de Gauguin[24], prélude au fameux autoportrait du même nom[25]. De même, le visage christique d'une *Cène* plus méconnue de 1889[26], petite huile d'un format inhabituel pour le thème, est à peine figuré ; comme dans *Le Calvaire*, le *Christ orange* et le *Christ vert*, la figure christique s'y distingue des autres à travers la lumière et la couleur, selon une double position que théorisera une décennie plus tard Denis, en 1898, de hiérarchisation des figures par la couleur[27] et, plus particulièrement « pour la peinture religieuse, [d'une] importance toute moderne de l'expression par la couleur – la Lumière[28] ». Le visage christique de ces oeuvres est un masque opaque dont le voile ne peut être levé. Le peu d'individuation qui est progressivement conférée au Christ de ces années-là, du reste comme aux autres figures, réside dans l'opposition des valeurs clair/foncé, ainsi qu'on peut l'observer dans *Jésus chez Marthe et Marie*[29], où Jésus partage néanmoins la lumière avec la Vierge, ou

21. Denis Maurice, *Le Calvaire (Montée au calvaire)*, 1889, huile sur toile, 41 x 32,5 cm, Paris, Musée d'Orsay.

22. Denis Maurice, *Christ (orange)*, vers 1890, huile sur carton, 24 x 19 cm, collection particulière.

23. Denis Maurice, *Christ (vert)*, vers 1890, huile sur carton, 21 x 15 cm, collection particulière.

24. Gauguin Paul, *Le Christ jaune*, 1889, huile sur toile, 92 x 73 cm, Buffalo, Albright-Knox Art Gallery.

25. Gauguin Paul, *Portrait de l'artiste au Christ Jaune*, 1890-1891, huile sur toile, 30 x 46 cm, Musée d'Orsay.

26. Denis Maurice, *Cène*, 1889, huile sur carton, 18 x 11 cm, collection particulière.

27. Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904*), *op. cit.*, p. 131 (26 janvier 1898) : « Que le rapport entre toutes les parties et entre chaque partie des parties […] doit être le même, *un* et exactement réalisé. Entre le dessin d'une main, d'un fruit et la structure d'un arbre, entre la forme d'une architecture et la couleur d'un personnage, etc. »

28. *Ibid.*, p. 144 (mars 1898).

29. Denis Maurice, *Jésus chez Marthe et Marie,* 1896, huile sur toile, 77 x 116 cm, Saint-Pétersbourg, Musée national de l'Ermitage.

dans *Les Pèlerins d'Emmaüs*[30]. Sa vie entière, le peintre garda près de lui cette dernière peinture, de très grand format, où le visage du Christ reçoit exceptionnellement quelques traits par contagion avec le reste de l'assemblée composée des familiers du peintre[31], et par conséquent traités comme des portraits. Denis ne s'est pas davantage exprimé dans ses écrits sur le visage de ses portraiturés que sur celui d'un Christ qui reste à distance. Figures projectives où transparaît l'ambivalence, ces Christs « étrangers » sont essentiellement – c'est-à-dire de manière essentielle – le lieu des expérimentations de Denis, occupé à cette époque à réaliser ses synthèses définitives, à recouvrir la surface plane de couleurs « en un certain ordre assemblées[32] », à entamer une réflexion sur la notion de sujet[33]. Il s'en expliquera dans ses *Nouvelle théories* :

> Moi, artiste chrétien, j'ai à traduire des sentiments chrétiens par des équivalents plastiques. Si je suis bien pénétré de cette théorie des correspondances, je puis librement étendre et varier mon vocabulaire, l'enrichir de tout ce que ma sensibilité m'apporte, y faire entrer toute la nature, et lui faire parler un langage chrétien[34].

Ainsi s'expliquera la ressemblance entre le Christ du *Noli me tangere*[35] de l'année 1896 et celui de l'arrière-plan de la *Mâtinée de Pâques*[36], qui dénotent une même quasi-absence de corps et de visage, et on ne s'étonnera guère de l'application d'une formule analogue au reste des figures de cette deuxième

30. Denis Maurice, *Les Pèlerins d'Emmaüs*, vers 1895, huile sur toile, 177 x 278 cm, Saint-Germain-en-Laye, musée départemental Maurice Denis.

31. Bouillon Jean-Paul (dir.), *Maurice Denis (1870-1943)*, *op. cit.*, p. 180.

32. Denis Maurice, *Théories 1890-1910, du symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique,* Paris, Rouart et Watelin, 1920, p. 1 (« Définition du néo-traditionnisme », in *Art et critique*, n° 65-66, août 1890).

33. Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904)*, *op. cit.*, p. 132 (26 janvier 1898) : « Savoir si le sujet peut motiver la formation d'un centre, ou si c'est le centre qui va faire naître le sujet. »

34. Denis Maurice, *Nouvelles Théories sur l'art moderne, sur l'art sacré 1914-1921,* Paris, Rouart et Watelin, 1922, « Le symbolisme et l'art religieux moderne », conférence de 1918, p. 188-189.

35. Denis Maurice, *Noli me tangere*, 1895-96, huile sur carton (pour un vitrail), Saint-Germain-en-Laye, musée départemental Maurice Denis.

36. Denis Maurice, *Mâtinée de Pâques (Saintes femmes au tombeau)*, 1894, huile sur toile, 74 x 100 cm, Saint-Germain-en-Laye, musée départemental Maurice Denis.

composition, anges et femmes[37], non seulement dotées de la même silhouette transparente mais offrant un visage à peine moins vide. L'on ne sera pas davantage surpris des parentés formelles[38] entre *La Messe*[39] et *Le Christ orange,* thématisant tous deux le mystère de l'Incarnation ainsi qu'une assimilation chrétienne du Christ à la croix, ou de voir Denis prêter indifféremment au Christ et à ses imitateurs une forme dénuée de corps et de visage dans les bois de *L'Imitation de Jésus-Christ*[40], entamés en 1893[41]. Il sera, par contre, plus difficile de trouver une quelconque exégèse pour éclairer les similarités entre le visage du Christ de la *Vendange mystique*[42] et la tête de l'enfant d'*À la fenêtre du train*[43] ; ceci alors que le Christ de la *Vendange mystique*, figure d'amour divin, reprend le visage de la première femme aimée par Maurice Denis, Jeanne la Douce[44], celle qui lui inspirait la Vierge[45], révélant que Jésus est à cette époque, comme à d'autres, le siège d'une émotion recherchée par Denis plus que toute autre chose. Un semblant de visage sera cependant prêté à un *Sacré cœur crucifié*[46],

37. Maurice Denis assimile de tout temps les anges à des femmes : « Les anges sont femmes qui me tiennent par la main. », Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904*), *op. cit.*, p. 82 (23 octobre 1890).

38. Cette parenté a du reste été soulignée par Jean-Paul Bouillon qui place côte à côte les deux œuvres dans le catalogue de la rétrospective de 2006, leur attribuant une dimension théorique, in *Maurice Denis (1870-1943)*, Bouillon Jean-Paul (dir.), *op. cit.*, p. 23.

39. Denis Maurice, *La Messe*, vers 1890, huile sur carton, 24 x 19 cm, collection particulière.

40. Denis Maurice, *L'Imitation de Jésus-Christ*, à partir de 1893, bois gravé, collection particulière.

41. Ils ne seront néanmoins publiés pour la première fois qu'en 1897 dans la revue *Le Spectateur catholique* et de manière définitive par Vollard en 1903 ; bouillon Jean-Paul, *Le Ciel et l'Arcadie*, *op. cit.*, p. 55-56 ; *Maurice Denis (1870-1943)*, Bouillon Jean-Paul (dir.), *op. cit.*, p. 288.

42. Denis Maurice, *La Vendange mystique*, 1890, huile sur toile collée sur carton, 74 x 51 cm, Pays-Bas, Fondation Triton.

43. Denis Maurice, *À la fenêtre du train*, 1890, huile sur bois, 14,8 x 14,3 cm, collection particulière.

44. *Maurice Denis (1870-1943)*, Bouillon Jean-Paul (dir.), *op. cit.*, p. 120.

45. Denis Maurice, *Journal, tome I*, *op. cit.*, p. 58 (12 mai 1885) : « Comment me représenter la Reine des Vierges si je ne songe plus à celle [Jeanne] que j'ai appelée le Reflet de Marie ? »

46. Denis Maurice, *Sacré cœur crucifié*, 1894, huile sur toile, 131 x 61 cm, collection particulière.

une œuvre depuis longtemps projetée. Celle-ci ne répondra que partiellement au songe éveillé d'une nuit de l'année 1889 :

> Dans une nuit d'insomnie, je voyais l'église du siècle, dédiée à l'Amour de Dieu, au Pacificateur suprême, à Celui qui console, à Celui qui remplit les désirs du cœur […] Et au fond ; le Coeur saignant de l'Homme, sortant de sa poitrine en lueurs de cierges : point le masque royal des anciens Christs ; les cheveux rouges, les yeux profonds, le sourire pâle et doux, du Dieu qui s'est fait miséricordieux pour tous[47].

Ce Christ n'aura pas reçu les yeux profonds qui lui avaient été promis. Ceci, ce sera pour plus tard.

Les visages de la perfection (1898-1915)

Le Christ aux traits encore incertains et au corps malingre du *Sacré cœur crucifié* préfigure les Christs de la période suivante, tous empreints d'une beauté bien réglée :

> Enfin, je prêcherai la Beauté. La Beauté est un attribut de la Divinité. La beauté de la Nature est une preuve de Dieu. La beauté du corps humain donne à l'artiste l'idée du parfait. Jésus-Christ était beau : l'imaginer autrement, l'assimiler à saint Paul ou à saint François, c'est méconnaître sa divinité. Oui, l'Homme de douleurs, si douloureux soit-il, ne doit être ni un infirme ni un dégénéré[48].

Comme souvent chez Denis, les propos et l'œuvre ne sont pas synchrones : la citation est extraite des dernières pages de ses *Nouvelles théories* et donc postérieure aux Christs de ce que l'on a coutume d'appeler le tournant classique, après la découverte de l'Italie en 1898[49]. Le Christ de ces années-là gagne en consistance, d'une consistance que l'on pourrait dire *canonique*. Denis se revendique à présent classique et déclare qu'« Il n'y a pas d'abîme entre l'antiquité

47. Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904)*, *op. cit.*, p. 74 (mars 1889).

48. Denis Maurice, *Nouvelles Théories sur l'art moderne, sur l'art sacré, 1914-1921, op. cit.*, p. 284-285 (« Dernier état de l'art chrétien et l'école d'art sacré », sans date).

49. Il s'agit du premier voyage à Rome ; Bouillon Jean-Paul, *Le Ciel et l'Arcadie*, *op. cit.*, p. 51 et suiv.

classique et le sentiment chrétien[50]. » Il ne croit plus que la définition de la surface plane puisse suffire. Il observe que chaque grand classique a plusieurs canons[51] et ne s'interdit pas d'en faire de même. Il rapproche plus que jamais le Christ de *Laissez venir à moi les petits enfants*[52] [Fig. 14, ci-dessous] de sa sphère

Fig. 14 : Maurice Denis, *Laissez venir à moi les petits enfants*, 1900, huile sur toile, 185 x 189 cm, Neuss, Clemens-Sels-Museum.

50. Denis Maurice, *Théories 1890-1910, du symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique, op. cit.*, p. 113 (« Les élèves d'Ingres », in *L'Occident*, juillet-août-septembre 1902).

51. Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904)*, *op. cit.*, p. 197 (15 avril 1903) : « Le classique ne se contente pas de l'apparence, de la nuée psychologique, et la définition de surface plane ne le satisfait pas […] : il est idéaliste, il a un canon, ce peut être un canon individuel, chaque grand classique en a plusieurs ».

52. Denis Maurice, *Laissez venir à moi les petits enfants*, 1900, huile sur toile, 185 x 189 cm, Neuss, Clemens-Sels-Museum.

intime, sans pour autant lui donner des traits aussi marqués qu'aux autres figures. Si Jésus donne ici l'impression d'une présence analogue aux autres personnages, c'est essentiellement par sa blancheur et sa clarté. Il faut en effet noter une dissonance entre son corps, plus dominant que celui de quiconque, du fait d'un vêtement au tissu très généreux le rapprochant de Marthe, l'épouse du peintre, et un visage bien moins signifié, à l'exception presque incongrue de l'auréole. Revenant sur cette œuvre dans son *Journal*, Denis s'attarde sur les contrastes et les valeurs qu'il faut donner à chaque élément :

> J'en arrive, par comparaison avec mon Christ aux enfants, à désirer une matière plus brillante – et aussi à penser qu'il ne faut pas craindre les contrastes, non pas seulement pour établir l'ensemble, mais aussi dans chaque partie ; composer par les valeurs jusqu'aux détails, avec des accents spéciaux pour chaque élément[53].

Pas plus qu'au temps des belles icônes, le peintre ne s'exprime sur le visage du Christ. Il réitère par contre sa conviction d'une prévalence de la religion catholique[54], convaincu qu'« Il n'y a pas d'autre religion que la chrétienne[55]. » Le Christ de cette période s'humanise, il entre de plain-pied dans le monde des hommes. Denis est dans une période sereine, il est plutôt confiant dans les temps qui arrivent. Prolongeant dans son *Journal* une de ses conférences sur l'art religieux, il prescrit un Christ de vérité, qui ne ressemble ni à un Apollon ni à un danseur, il ordonne un Christ qui doit être fait selon son cœur[56]. C'est le triomphe du Sacré Coeur, auquel Denis s'était promis de se consacrer dès ses quinze ans. Dans son *Sacré Cœur en croix*[57] [Fig. 15, voir reproduction couleur en fin d'ouvrage], peint en 1916 à une époque charnière, l'amour l'emporte sur les souffrances du crucifié, laissant sur le visage christique une expression apaisée, semblable à celle de Madeleine ; celle-ci est jointe au Christ par l'inclinaison

53. Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904)*, *op. cit.*, p. 167 (24 mars1901).

54. *Ibid.,* p. 115 (juillet-août 1896) : « Je m'attache fortement à l'idée que la religion catholique, au point de vue de l'évolution, est la seule possible et qu'il ne peut en venir une autre. »

55. *Ibid.*, p. 148 (Noël 1898).

56. Denis Maurice, *Journal, tome II (1905-1920)*, Paris, La Colombe, 1957, p. 171 (10-11-12-13 août 1914) « Avec sincérité et humilité, vous parlerez le langage de vérité pour raconter les vérités de la foi […] Ne faites pas du Christ un danseur, et non plus un Apollon. Faites le Christ de votre cœur ».

57. Denis Maurice, *Sacré cœur en Croix*, 1916, huile sur toile sur carton, 98 x 107 cm, Saint-Germain-en-Laye, musée départemental Maurice Denis.

symétrique de sa tête et de son corps, tandis que Denis déplace la souffrance dans les mains de ses deux personnages, clouées chez l'un, nouées chez l'autre. Quelle que soit leur contextualisation, les Christs de cette époque possèdent ce visage bienveillant, un peu figé, qu'on peut retrouver dans une imagerie populaire que Denis exécrait pourtant[58]. Les *Noces de Cana* de 1902[59] montre le visage de cire du *Laissez venir à moi les Petits enfants*, selon ce traitement plutôt conventionnel auquel Maurice Denis, quoi qu'il en ait dit ou prescrit, se plie souvent pour ses décors d'église. Ce visage cireux sera aussi celui du Christ enfant de *Nazareth*[60] de 1905, quoique très adouci ; Denis porte toute sa vie ce même regard tendre sur l'enfance. Tandis qu'en 1915, le *Jésus déposé de sa Croix* du *Chemin de croix*[61] de la chapelle du Prieuré bascule déjà vers les Christs souffrants de la dernière période.

« L'artiste est à lui-même son véritable sujet[62] », dit Maurice Denis en 1906 ; le visage christique de la période classique révèle un créateur maîtrisant ses émotions et sa peinture.

Prendre la face et lui ouvrir les yeux : les Christs de l'angoisse (1915-1943)

> Après la guerre et la mort de Marthe, qui a été la fin de beaucoup de choses heureuses, que le succès, la vie facile, certaines glorioles n'ont pas remplacées, j'ai porté dans l'art religieux, avec foi, certes, grâce à Dieu ! Les ambitions classiques, la facilité du décorateur qui invente avec abondance et connaît son métier. Les commandes affluent. Il y a des réussites comme le *Chemin de Croix*[63].

58. Denis ne cesse de répéter dans son *Journal* son exécration de ce qu'il appelle les images infâmes de Saint-Sulpice.

59. Denis Maurice, *Les Noces de Cana*, 1901, peinture sur enduit et huile sur toile marouflée, Le Vésinet, église Sainte-Marguerite, chapelle de la Vierge.

60. Denis Maurice, *Nazareth,* 1905, huile sur toile, 114 x 162 cm, Vatican, musée du Vatican.

61. Denis Maurice, *Jésus est déposé de la Croix*, 1915, huile sur toile, Saint-Germain-en-Laye, chapelle du Prieuré (chemin de croix).

62. Denis Maurice, *Théories 1890-1910 : du symbolisme et de Gauguin vers un nouvel ordre classique*, *op. cit.*, p. 215 (« Le renoncement de Carrière – La superstition du talent », 1906).

63. Denis Maurice, *Journal, tome III (1921-1943*), Paris, La Colombe, 1959, p. 214 (31 décembre 1939).

Nous sommes en 1939. Maurice Denis, endossant ses habits de biographes, revient sur sa vie. Il en est à sa troisième guerre, lui qui est né en 1870. Il est épuisé, fatigué d'une guerre qu'il n'a jamais exaltée et dont il dénonçait dès le début du premier conflit mondial, au premier jour de mobilisation, « les malheurs[64] », inquiet aussi des vacillements de sa foi. Denis situe la fin de son bonheur avec la mort de Marthe en 1919. Si l'on s'en tient à son *Journal*, son basculement vers l'inquiétude est pourtant antérieur. Ses Christs en portent l'empreinte. « Je commence mon *Chemin de Croix*. Qu'est-ce qui m'y a poussé ? Conversations avec Clouart ? La tristesse de la guerre[65] ? » Le choix de l'objet en août 1914 n'est bien entendu pas neutre. Maurice Denis peint d'ailleurs en partie son *Chemin de Croix* aux armées, qu'il a lui même demandé à intégrer[66]. En 1943, le *Chemin de Croix* de la basilique de Thonon-les-Bains lui sera de la même manière un refuge lui permettant, selon ses dires, d'oublier tout le reste[67]. Parmi ses soucis et malheurs, la maladie de Marthe, la guerre, les deuils, les désillusions politiques, les amitiés déçues, les soucis financiers, les errances de sa foi, un tourment sournois et tenace surgit en 1916[68], qui ne le lâchera plus : ses yeux s'en vont. Chez le peintre fou de peinture, au point, dit-il, que ça en « devient une manie – sénile peut-être[69] », la maladie génère une angoisse insupportable qui va donner une inflexion radicale à la figuration de ses Christs. Une mutation se produit : le visage prend l'apparence de Denis et surtout il offre les yeux ouverts de celui qui cherche la lumière. Ce sera le Christ de *La Solitude du Christ*[70]. Le visage levé vers les cieux montre les yeux profonds – ceux jadis promis au Sacré Cœur – et absorbe le visage de Denis, ainsi qu'en témoigne un rapprochement avec des clichés photographiques[71].

64. Denis Maurice, *Journal, tome II (1905-1920)*, *op. cit.*, p. 166 (2 août 1914).

65. *Ibid.*, p. 169 (10-11-12-13 août 1914).

66. *Ibid.*, p. 168 (10-11-12-13 août 1914).

67. Denis Maurice, *Journal, tome III (1921-1943)*, *op. cit.*, p. 237 (septembre 1943).

68. « Je suis pour la première fois gêné par le tremblotement de mon oeil, déjà remarqué d'ailleurs dans la lumière vive depuis quelque temps. » in Denis Maurice, *Journal, tome II (1905-1920)*, *op. cit.,* p. 185 (24 juin 1916).

69. Denis Maurice, *Journal, tome III (1921-1943)*, *op. cit.,* p. 122 (1930).

70. Denis Maurice, *La Solitude du Christ, 1918,* huile sur toile, 88 x 136 cm, collection part.

71. Voir les différents clichés photographiques reproduits dans le catalogue de 2006 ainsi que dans la publication de la revue *Beaux-arts* de la même année ; *Maurice Denis (1870-1943)*, Bouillon Jean-Paul (dir.), *op. cit.*, et *Maurice Denis, les couleurs intenses de la spiritualité*, Lemoine Serge (dir.), Issy-les-Moulineaux, *Beaux-arts*, novembre 2006.

Il est du reste tout à fait probable que cet investissement massif soit la raison de l'effet puissant de l'œuvre, et non son caractère décoratif ou l'aspect singulier – en contre-plongée – de la composition[72]. La même chose se retrouve exactement dans *La Fraction du pain* de 1920[73], et l'on notera que cette œuvre, beaucoup moins ambitieuse que ne l'est *La Solitude du Christ,* paraît semblablement habitée par son personnage central. Cette face s'affiche également dans le Christ présidant *L'Eucharistie* de l'abside de l'église Saint-Martin de Vienne[74], dans une organisation visuelle qui, il est vrai, s'y prête naturellement. Ce visage mangé par les yeux habite enfin la décoration du Bureau international du travail à Genève[75], où il est donné à un Christ ouvrier, objet de longues transactions quant au règlement de son iconographie[76], lequel ne prescrivait en rien un Christ dont ne peut manquer de remarquer la grandeur des yeux et l'étrangeté du regard. Parmi ses multiples considérations sur le sujet, traces d'une formation de la pensée auprès des philosophes allemands, Denis affirme dans ses *Nouvelles Théories* qu'« Il faut une certaine présence de l'objet dans le sujet[77] » – et réciproquement, serait-on tenté de dire. Denis habite à cette époque littéralement des Christs, auxquels il donne son visage et dont il prend la face. L'autoportrait de 1938, dit *Portrait de l'artiste*[78] [Fig. 16, voir reproduction couleur en fin d'ouvrage], est sans surprise conçu autour du *Sacré Cœur crucifié* de l'année 1916, l'année de la menace sur la vision. Denis entreprend alors une démarche similaire à celle de Gauguin lorsque celui-ci s'était peint devant son *Christ jaune,* générant une œuvre qui, semble-

72. Fabienne Stahl, auteur de la notice dans le catalogue de 2006, insiste sur le regard intense du Christ et revient sur l'état d'esprit de Denis, accablé par les épreuves personnelles, le climat de guerre et l'angoisse de la cécité ; *La Solitude du Christ* est alors celle d'un Denis trouvant sa force dans la foi ; voir *Maurice Denis (1870-1943)*, Bouillon Jean-Paul (dir.), *op. cit.*, p. 226.

73. Denis Maurice, *La Fraction du pain*, 1920, huile sur toile, 101,5 x 133,5 cm, collection particulière.

74. Denis Maurice, *L'Eucharistie*, 1933, huile sur toile marouflée, abside de l'église Saint-Martin de Vienne.

75. Denis Maurice, *Le Christ aux ouvriers*, 1931, huile sur toile marouflée, Bureau international du travail à Genève (actuel siège de l'OMC).

76. Denis Maurice, *Journal, tome III (1921-1943*), *op. cit.*, p. 93 (1928).

77. Denis Maurice, *Nouvelles Théories sur l'art moderne, sur l'art sacré, 1914-1921, op. cit.*, « Le sentiment religieux dans l'art du Moyen Âge », conférence de 1913, p. 159.

78. Denis Maurice, *Portrait de l'artiste,* 1938, huile sur carton, 55 x 40 cm, Saint-Germain-en-Laye, musée départemental Maurice Denis.

t-il, avait pour Denis une valeur talismanique[79]. Les mains du peintre y répondent aux bras du Christ, son visage aux yeux ouverts forme une sorte de pendant trinitaire aux têtes des personnages du tableau. Denis écrit son histoire :

> O Dieu qui avez voulu l'Incarnation du Verbe fils unique, parmi tant de raisons de foi et théologiques de vous glorifier dans le mystère de l'Incarnation, j'ose dire la part des peintres qui ne pouvaient, avant que Jésus eût pris l'apparence de l'homme, représenter Dieu… L'incarnation a permis aux peintres d'incarner Dieu[80].

En 1942, un an avant sa mort, Denis met enfin des mots sur son désir d'incarnation.

Le Christ est chez Maurice Denis, qui ne disjoint sa peinture ni de lui-même ni de sa foi, une figure d'identification spéculaire de sa peinture, de ses démêlés avec la figuration, de ses émotions, amoureuses mais plus souvent anxieuses, de sa foi inquiète. Son visage reflète une relation au Christ qui est à la fois de nature projective et de nature intégrative. De fait, Denis traite le visage du Christ comme une Sainte Face, dont il ne parle dans ses écrits qu'à deux reprises, chaque fois en relation avec ses yeux, une première fois en 1889 pour se décrire furtivement en employant une rhétorique christique[81], une seconde fois en 1931, alors qu'il est obsédé par la menace de cécité, pour qualifier la plénitude de l'oeuvre de Delacroix[82]. Dans son art, il accorde tour à tour à cette face, et parfois en même temps, des vertus d'apparition, de révélation et thaumaturges[83], tourne et re-tourne « un objet de désir absolu pour toute iconographie religieuse : *un impossible objet* du désir pictural d'incarnation[84] ».

79. Maurice Denis acquiert, en 1903, *L'Autoportrait au christ Jaune* de Gauguin (1889-1890) qu'il garde toute sa vie, s'en servant pour soutenir son évolution vers le classicisme, Lelouche Denis, *Maurice Denis et la Bretagne*, Quimper, Palantines, 2009, p. 39.

80. Denis Maurice, *Journal, tome III (1921-1943)*, *op. cit.*, p. 235 (1942).

81. Denis Maurice, *Journal, tome I (1884-1904)*, *op. cit.*, p. 77 (octobre 1889) : « Et dans les glaces, en passant, ma face m'apparaissait moins vulgaire, comme rayonnant une spiritualité plus haute. Que mes yeux m'enseignent la paix des souffrances et à fuir le désir. »

82. Denis Maurice, *Journal, tome III (1921-1943)*, *op. cit.*, p. 129 (1931) : « Et pourtant mes yeux s'en vont […] cette plénitude de l'art est comme une face de Dieu. Ce petit homme…, quand il se hausse au chef d'œuvre, il me révèle quelque chose du monde divin ».

83. Ces trois vertus posées par la théologie sont rappelées par Georges Didi-Huberman, in Didi-huberman Georges, *Devant l'image*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 224-225.

84. *Ibid.*, p. 226.

Essentiellement figure d'apparition au temps des nabis, avec les libertés que Denis s'autorise avec le Dogme, le Christ ne s'incarne vraiment qu'après le tournant classique ; une fois les yeux atteints, Denis, qui intègre le Christ jusqu'à en prendre le corps, confère alors à la face christique les pouvoirs thaumaturges d'un Jésus réputé pouvoir rendre la vue aux aveugles[85]. Au soir de sa vie, Denis dit une nouvelle fois : « Tout ce que je pense, tout ce que je souffre, tout ce que j'espère s'écrit dans ma peinture[86]. » Regarder les visages des Christs de Denis est aussi lire son œuvre, et les ouvertures dans le masque divin retiendront ou laisseront passer le regard de leur créateur selon sa peur ou son désir de voir l'amour, la mort, Dieu, le monde de Denis en somme. Le visage du Christ est chez Denis une figure de fuite qui permet d'approcher la complexité de ce grand peintre chrétien : c'est en ce sens que l'on peut parler d'un visage absent dans les Christs de Maurice Denis.

85. *Ibid.*, p. 225.

86. Denis Maurice, *Journal, tome III (1921-1943)*, *op. cit.*, p. 236 (1942).